

vainous, même le sien propre. Paris n'a tué qu'un roi ; il a tué près de dix prévôts, ce qui prouve qu'il est au moins impartial dans ses colères. Et c'est quelque chose de bien homérique et de bien foudroyant que les colères de Paris ! L'émeute est une maladie endémique à Paris, comme la peste au Caire. Il ne faut donc pas s'étonner lorsque se fait entendre le grondement périodique des faubourgs ; il faut laisser passer la colonne aux bras nus, commandée par l'écorcheur Simon Caboche ou par le brasseur Santerre.

Le parti conservateur, dans l'Assemblée, n'a opposé qu'une faible résistance au projet des républicains. Ce n'est pas que les monarchistes ignorent les dangers de Paris, mais ils sont écrasés par leur impuissance. Les bonapartistes se sont joints aux républicains et ont voté pour le retour, d'après les conseils de Paul de Cassagnac, qui est convaincu que la République périra beaucoup plus vite à Paris qu'à Versailles. Il est de fait qu'elle y est déjà morte deux fois, ainsi que le rappelait le bouillant tribun lui-même, dans une récente discussion à l'Assemblée de Versailles. Ce qu'il n'a pas ajouté, c'est qu'à chacune de ces deux fois, l'héritage de la mort est échu à l'Empire. Les bonapartistes ne sauraient oublier que l'Empire, né de la première République à Paris, est ressuscité de la deuxième à Paris encore. C'est à Paris qu'il éclot, comme c'est au champ de bataille qu'il succombe (Waterloo et Sedan le prouvent). S'il doit revivre encore, il sortira d'une révolution, d'une émeute ou d'un coup-d'Etat, à Paris.

A. GÉLINAS.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 26 juin 1879.

L'événement suprême, l'écrasante nouvelle qui vient d'éclater comme la foudre et qui nous stupéfie, c'est la mort du prince impérial, massacré par les Zoulous près d'Isandula.

On conçoit qu'une telle catastrophe prime toutes les autres questions ; que tout ce qui a le don d'occuper notre esprit semble étroit, mesquin auprès de cette grande tragédie dont le dénouement est épouvantable.

J'ai lu les réflexions de tous les journaux à ce sujet, j'en ai parcouru toute la gamme : aucun d'eux ne m'a donné la note vraie comme je la conçois.

Personne n'a fait ressortir le triste rôle que l'Angleterre joue dans la destinée des Bonapartes ; personne n'a remarqué que la griffe du léopard anglais s'est par trois fois appesantie sur un Napoléon.

Faites appel à vos souvenirs, ouvrez l'histoire et vous apercevrez bientôt le premier empereur expirant à Sainte-Hélène, moins par suite de maladie que par les mauvais traitements d'Hudson-Lowe, de sinistre mémoire.

Son petit-neveu, cinquante-huit ans plus tard, a peut-être entrevu dans la brume ce rocher escarpé de l'Océan où le fondateur de sa dynastie avait trouvé un tombeau. Ce spectre de granit aurait dû avertir le jeune prince que ces mêmes latitudes lui réservaient une fin aussi lamentable.

Mais que lui importaient ces sinistres augures ! Je suis convaincu qu'il acceptait d'avance son sort ; que peut-être il désirait la mort.

Quant à Napoléon III, mort en Angleterre des suites d'une grave maladie contractée en France, c'est autre chose. Ce n'est que par l'intermédiaire des chirurgiens anglais que j'aperçois la main qui l'a frappé. Je n'appelle aucune sévérité contre les coupables. Ils n'ont été que maladroits. L'opération a été mal conduite. Je puis citer l'opinion de plusieurs princes de la science qui constatent ce que j'avance.

Comme on ne meurt jamais sans cause et que la cause de cette mort est suffisamment indiquée, je conclus que Napoléon III est une victime des Anglais ; victime par imprudence, si vous voulez, mais victime tout de même.

—Et son fils ? son fils, l'espoir de tout un parti ! et que l'on appelait déjà Napoléon IV, qu'en ont-ils fait ces magni-

fiques Anglais, bien plus redoutables à leurs amis qu'à leurs ennemis ?

Ils en ont fait un cadavre !

Ça leur en fera trois !

Pauvre jeune homme ! mourir ainsi de la main d'un Zoulou, d'un anthropophage peut-être, d'un sauvage à coup sûr.

Terminer sa vie dans un guet-apens ; se dévouer pour que l'armée anglaise dorme tranquillement au camp, ne soit pas dérangée dans son sommeil ; faire le guet dans la broussaille comme un chien de troupeau !

On peut dire que c'est une triste mort dans un triste pays, pour une cause plus triste encore.

On aura beau me dire que c'était un caractère aventureux que rien ne pouvait contenir ; une âme indomptable, difficile à refréner, je répondrai par ces trois mots plus éloquents qu'un long discours : Ce n'est pas vrai ! Non, et je le prouve : ce jeune prince était la douceur et l'honnêteté même.

Après le coup d'Etat du 16 mai, Paul de Cassagnac est allé à Londres exprès pour se jeter à ses genoux afin de le prier d'imiter son père dans ses fameux coups d'audace de Strasbourg et de Boulogne.

Louis-Napoléon a simplement refusé, en disant qu'il ne voulait pas sortir de la légalité et que jamais il ne violenterait la loi ni le gouvernement de son pays.

Maintenant, si l'on veut savoir le véritable motif de son départ pour l'Afrique, je puis le dire, à condition qu'on n'ira pas le répéter tout haut ni le crier sur les toits.

Tout me fait croire que ce jeune prince chevaleresque n'a pris ce parti désespéré que par suite d'amères déceptions... Le médaillon que les Zoulous n'ont pu lui arracher, pourrait en dire plus long que moi si on l'interrogeait... et les cheveux qu'on y a trouvés me semblent le premier chapitre d'une Idylle... qui s'est terminé malheureusement comme une tragédie de Crébillon.

* *

Si l'indifférence, la froide raison et les années n'étaient pas venues refroidir mon enthousiasme pour cette famille, je devrais encore être un bonapartiste enragé. Tout enfant, j'aimais la grande épopée napoléonienne ; lorsque j'atteignis ma dix-septième année, pour servir plus activement cette cause, je me fis soldat, j'entrai même dans la garde impériale pendant la fameuse guerre de Crimée. Mon colonel s'appelait d'Alton, un héros, mort à Gravelotte depuis.

Si j'avais été *Cent-Garde*, chambellan ou valet de pied, je pourrais raconter des détails plus intimes sur ce jeune prince qui vient de périr sur la montagne d'Itelzi, un nouveau calvaire.

Un simple grenadier ne voit les choses qu'à une certaine distance, à travers un monde de courtisans, de ministres et d'ambassadeurs. Comme Lazare, c'est à peine s'il a droit aux miettes du festin.

Cependant, la naissance de ce malheureux enfant est restée gravée dans ma mémoire : j'étais de garde aux Tuileries ce jour-là ; je me souviens même que l'empereur, dans sa joie d'avoir un garçon, nous fit distribuer une bouteille de vin par homme et quelques victuailles de son opulente cuisine.

Quand un prince a de ces générosités-là, vous comprenez que le soldat ne lui marchande pas son enthousiasme. Je fus un des premiers à crier : Vive le prince impérial ! lorsque l'empereur lui-même montra son fils au peuple et à l'armée, sur le balcon du Carrousel. J'ignore si Sa Majesté daigna s'apercevoir de mes acclamations ou si ce fut mon capitaine qui voulut récompenser un cri parti du cœur ; ce dont je suis certain, c'est que le lendemain j'étais nommé caporal.

J'étais d'autant plus fier de porter les sardines de laine que le prince impérial lui-même était immatriculé sur les registres du régiment en qualité de caporal.

Quoi qu'il ne fût qu'au sein de sa nourriture et que nous n'ayions pu encore arroser ses galons, comme cela se fait à la cantine, j'étais émerveillé de ce rapprochement

entre nous, et il ne se passait pas de jour sans que je le nommasse familièrement "cher collègue !"

On ne se piquait pas de modestie dans les grenadiers.

Le "cher collègue" n'avait pas deux ans que déjà on le voyait dans la voiture de l'impératrice, dans les revues au Champ-de-Mars, coiffé du bonnet à poil légendaire et de la tunique à plastron blanc.

Je ne dis pas cela parce qu'il portait notre uniforme, mais, mille cartouches ! il vous avait déjà un air crâne qui faisait plaisir à voir ! il ne lui manquait qu'une paire de moustaches comme son père pour qu'il fût parfait !

Cela viendra, disaient les vieux grenadiers.

* *

Lorsqu'il passa sergent, j'en fus presque vexé. Mon capitaine, qui devina mon dépit, essaya de me consoler : "Ce jeune conscrit, me dit-il, a de grandes protections. A la première campagne tu seras sergent aussi. Du courage, mon garçon, il ne faut jamais se désespérer."

Il fallait bien en prendre mon parti : le prince était mon supérieur, le ne pouvais plus le nommer "cher collègue."

En entrant dans la chambrée, j'entendis les camarades qui affirmaient sérieusement que le jour où il serait colonel du régiment, on ne ferait plus d'exercice, et que la solde et les rations seraient doublées.

Cette douce perspective me fit prendre patience.

* *

Quelque soit le jugement qu'on portera sur cette époque glorieuse, il est impossible de nier que la France d'alors était à l'apogée de sa puissance : l'armée était invincible ; nous étions les premiers soldats du monde, la fortune nous souriait sous tous ses aspects. Qu'importe le sang versé ou les millions jetés au vent, puisque l'Europe nous acclamait comme des victorieux et que la patrie était prospère !

Il en est des peuples comme des hommes de génie, il leur faut le premier rang ou ils sont éclipsés. La France doit être à la tête des nations si elle ne veut pas en être à la queue.

* *

Lorsque j'eus le plaisir de revoir de près le prince impérial, nous étions au château de Saint-Cloud. L'enfant grandissait, il avait quatre ans et portait déjà des bottes. En passant mes factionnaires dans le jardin, je leur ordonnais de se laisser jeter des pierres par le petit prince, sans murmurer : c'était la consigne. Mais celui-ci avait bien garde de tirer sur son régiment. Quand il nous jetait quelque chose, c'était de l'argent pour boire à sa santé. Je termine par ce dernier trait.

Un jour, une femme, une mère se présente à la porte du château impérial pour demander la grâce de son fils que l'on devait fusiller le lendemain ; mais le concierge ne la laisse pas entrer, prétendant que l'empereur est absent.

La pauvre femme, désespérée, aperçoit tout à coup le prince impérial qui jouait dans le jardin. Elle prend son élan et, malgré le factionnaire et le concierge qui veulent l'arrêter, tombe à genoux devant le fils de Napoléon III en s'écriant : Je suis une pauvre mère à qui la loi veut prendre son fils : empêchez qu'on le tue ; grâce pour mon enfant ! et ses mains défaillantes lui tendent une supplique pendant que vingt serviteurs se précipitent sur elle pour l'éloigner. Par bonheur l'impératrice avait vu ce qui s'était passé. Elle s'approche et demande la raison de tout ce bruit.—Voyons, Louis, dit-elle à son fils, de quoi s'agit-il ?

—Maman, s'écrie le prince visiblement ému, on veut tuer son enfant et moi je ne veux pas !

Un éclair de joie et d'orgueil illumina le visage de l'auguste mère, alors dans tout l'éclat de sa beauté.

Sans même ouvrir la supplique que l'enfant tenait à la main, elle s'avance vers la pauvre femme plus morte que vive, et lui dit ces nobles paroles avec cette grâce qui n'appartient qu'à elle :

—Allez en paix, madame, et bénissez cet enfant. C'est la première fois que l'infortune s'adresse à son cœur ; puisque la clémence en est sortie, votre fils a sa grâce.

ANTHONY RALPH.

ÉCHOS

Les anciens élèves du collège d'Ottawa, fondé et dirigé par les Oblats, ont eu, comme on le sait, l'heureuse idée de se réunir aux pieds de leur *Alma Mater* le 17 juin. Ce jour-là, le digne supérieur de l'établissement recevait le titre de docteur en théologie. Plus de 150 anciens élèves, venus de toutes les parties du pays, assistaient à la fête, qui était présidée par Mgr Duhamel et Mgr Taché. Des discours remarquables furent prononcés.

* *

La session extraordinaire du Congrès américain n'est pas encore finie. Elle avait pour objet principal, comme on le sait, le bill de l'armée. Le président s'est deux fois servi de son veto contre les volontés du Sénat et de la Chambre des représentants. Les démocrates ont fini par plier devant cette résistance audacieuse. Ils ont fait preuve, dans cette circonstance, d'une patience réellement admirable. Le troisième bill, modifié suivant les exigences du président de contrebande qui règne à Washington, a enfin été sanctionné.

* *

Le prince impérial, en prenant du service dans l'armée anglaise, voulait sans doute chercher dans la vie militaire un moyen de sortir de l'isolement et de l'inaction auxquels il se trouvait condamné par sa position. Il avait aussi l'exemple, peu glorieux, il est vrai, de son père et de son oncle (celui-ci qui mourut en revenant de l'expédition d'Italie où il avait combattu contre les soldats pontificaux), et aussi celui des princes d'Orléans qui, en disponibilité pendant le second empire, s'engagèrent dans l'armée du Nord lors de la guerre civile des Etats-Unis. Une remarque curieuse, c'est que le fils de Napoléon III est mort en combattant contre des nègres en Afrique, tandis que les fils de Louis-Philippe, dont aucun n'en est mort, se sont battus pour des nègres, en Amérique.

* *

L'ex-impératrice Eugénie a reçu, dans son affreux malheur, les marques de la sympathie la plus chaleureuse de la part de la famille royale d'Angleterre. Dès l'arrivée de la nouvelle de la mort du prince impérial, le duc de Cambridge partit pour Chiselhurst pour préparer lui-même la malheureuse mère. Il fut suivi immédiatement de la princesse de Galles, qui était chargée de représenter la reine. Enfin, Sa Majesté, accompagnée de la princesse Béatrice et du prince Léopold, se rendit elle-même à Chiselhurst pour offrir de vive voix ses condoléances à l'impératrice. Celle-ci est maintenant quelque peu remise. On avait craint, d'abord, pour sa vie ou pour sa raison.

La nation anglaise toute entière s'est associée à ce deuil de la cour. Elle a témoigné, par l'organe de la presse et par des manifestations publiques, de ses regrets pour le prince et de ses sympathies pour la famille impériale. Ce n'est que juste. Le prince est mort au service de l'Angleterre, qui l'avait en quelque sorte pris sous sa tutelle en le recevant dans les rangs de ses soldats. Elle a contracté une sorte de dette morale envers la famille Bonaparte et envers le parti impérialiste, que la mort du prince a jeté dans le désarroi. L'appui de l'Angleterre pourrait devenir un appoint d'une grande valeur, en France, à un moment donné, pour des hommes aussi hardis et actifs que les chefs bonapartistes.

* *

Le prince Napoléon-Jérôme aurait, d'après une dépêche, refusé d'accepter la succession de l'Empire, en se déclarant républicain. C'est une question de savoir si